Grandir en cachant ses blessures

Comment donner du sens à la mort quand elle n’est pas parlée ? Fruit d’une longue élaboration, l’auteur nous livre un essai poignant sur le silence du deuil

LA BLESSURE ET LE SILENCE

Elle s’appelait Christine, éternel bébé sur la photo dans le petit cadre doré. C’était sa petite sœur. Dans la prière du soir, ses parents mentionnaient aussi un petit frère, Philippe, dont on ne savait rien. Le petit garçon sent bien qu’on lui cache des choses, mais il n’ose pas poser les questions qui étreignent sa poitrine. Il est laissé seul avec ses interrogations, avec ses émotions, avec ce vide… Il aurait eu tant besoin de pouvoir parler en famille de cette petite sœur, de ce petit frère qu’il n’a jamais connus, de parcourir les étapes de la douleur à l’acceptation. Le silence a empêché tout travail de deuil. Comment donner du sens à la mort quand elle n’est pas parlée ? Surtout quand on est un tout petit garçon et qu’on voit comment cette mort atteint et bouleverse maman… Et puis, si personne n’en parle… ne serait-ce pas que ce secret cache pire encore que tout ce qu’il peut imaginer ? Plusieurs fois, il a tenté d’alerter, de crier sa détresse, de hurler au secours… en silence… comme font les enfants, en montrant ses questions par ses actes, comme le jour où il a mis délicatement le feu à la crèche. En attendant noël, ce berceau de paille vide et cette petite boîte sur le côté, où le santon reposait, figuraient trop le bébé mort qui le hantaient… Les santons seront rachetés, en silence. Personne ne parle, personne ne l’écoute. Et cette petite sœur continue de le regarder depuis son cadre doré. Une immense tristesse s’installe en lui, qu’il tente de dissimuler. Il essaye de faire bonne figure… mais comment rire et jouer alors que le bébé est sous terre ? Il se sent à des milliers de kilomètres des autres enfants. Personne hélas ne s’inquiète de le voir toujours seul, isolé. Personne ne cherche à savoir pourquoi il n’a pas goût à jouer. Personne ne se préoccupe de comprendre pourquoi il se cache sous le bureau de l’enseignant. Il est changé d’école plusieurs fois… sans qu’aucun adulte ne s’asseye près de lui, ne prenne le temps de chercher la blessure dans son cœur. Un jour, un prof écrit sur son bulletin « élève fantôme, ne suit pas ». Comment s’est-il contenté de ce jugement sans se pencher alors vers le jeune garçon pour l’interroger sur ces fantômes qui l’habitaient ? Comment les parents qui savaient les fantômes n’ont pas réagi ? Père, mère, oncle… toute la famille était restée sidérée par des deux décès coup sur coup, aucune aide professionnelle ne leur a été proposée. De nos jours, des psys accompagnent les familles lors des décès de nouveau-nés, de bébés, d’enfants, mais ce livre pointe combien ce pourrait être encore insuffisant tant le séisme peut être dévastateur. À l’époque, la douleur des parents est reconnue, même si peu accompagnée, mais celle du grand frère reste ignorée.

Le garçon prend des risques, se lance des défis à patins à roulettes, à vélo, dans l’eau glacée, il excelle dans les sports de combat… il est heureux quand il vit dans son corps. Mais là encore, personne ne se pose de question sur les défis physiques qu’il se lance et son besoin d’éteindre ses émotions en mobilisant son corps, en l’étourdissant de sensations plus fortes que la douleur sous-jacente. À cela s’ajoute un autre gouffre : l’incompréhension face à l’apparente indifférence d’autrui.

L’enfant blessé grandit en cachant sa blessure. Il étudie, il fait du karaté, il écrit un livre, il développe une patientèle… il est actif et engagé, mais au fond de lui, il passe son temps à attendre. Il est dans son rôle social, mais les émotions sont à fleur de peau et plusieurs fois, au détour d’un événement, d’une parole maladroite, d’une image, d’une association, voire d’un simple ciel bleu, la douleur et la fureur surgissent avec intensité. Et ce sont autant de violences supplémentaires qui lui

sont faites.

Christine occupe ses pensées, ses rêves, s’insinue partout parce qu’il ne peut pas boucler la boucle ouverte par les questions restées sans réponse. Jusqu’à son quotidien est vécu à travers ce prisme de l’absence, de la béance laissée par le défaut de mots posés.

NON DIT, NON ÉCOUTÉ

François-Xavier Perthuis, que j’ai eu la chance de rencontrer et dont j’apprécie la vive intelligence et les qualités de cœur, nous livre ici un texte poignant bien que pudique. Nul excès, nul appel facile à la larme, il révèle un grand talent d’écriture. Ligne après ligne, on vit dans la tête de ce petit garçon à la vive intelligence qui pourtant ne comprend pas le monde. Nous le suivons dans son désarroi, dans les surprises que lui réserve la naïveté de son cœur. On est avec lui quand ses oreilles tintent en entendant sa mère accueillir deux « sœurs ». Déception, ce ne sont que des religieuses, elles ne vont pas le sortir de sa solitude, de son manque de sœur. On est avec lui, dans son cœur s’émerveillant d’un vol de libellule mais effaré par l’abysse de l’absence. On est à ses côtés dans sa détresse devant les larmes de maman, dans son élan de prendre en charge sa douleur, mais aussi dans son appétit de vie, sa curiosité naturelle, son authenticité. Les mots sont tout en pudeur, mais la puissance évocatrice est là.

Tout y est dans ce petit ouvrage sur l’impact des non-dits et de la non-écoute : l’immense détresse de l’enfant quand le silence seul répond aux appels ; comment le psychisme se débat avec l’incompréhensible ; combien ce qui est caché ne disparaît pas, bien au contraire, mais prend toute la place ; comment le passé se trouve projeté sur le présent et le colore ; comment une question qui reste sans réponse en cherche partout ; comment une blessure modifie la perception ; comment s’installent les décisions du scénario de vie : Ne pas pleurer, prendre en charge les autres, ne rien demander, jamais… ; l’infinie tristesse tout au long de l’existence ; le besoin de donner le change ; comment le trauma est réactivé quand un amour le quitte sans un mot, puis au décès de son père, de sa mère… ; la dimension psychosomatique n’est pas oubliée, la maladie frappe, il sait qu’elle se développe sur ce terrain rendu propice.

Faire un deuil, c’est parcourir les étapes émotionnelles, partager le choc, les pleurs, la colère, la tristesse, le désarroi… et mettre des mots pour donner du sens et pouvoir raconter l’histoire.

L’auteur nous relate son parcours pour comprendre l’histoire de Christine, celle de Philippe, la sienne. Son aspiration à donner du sens le mène à étudier le deuil, à ouvrir son cœur pour écouter enfin l’enfant en lui et faire place aux émotions.